



**FLEUR DE LUNE**

**BULLETIN DE**

**L'ASSOCIATION DES AMIS DE**

**MAURICE FOURRÉ**

**NUMÉRO**

**QUARANTE-ET-UN**

## SOMMAIRE

### *Fleur de Lune n° 41*

#### – Avant lecture

- *De l'Ankou à Mabanckou*, par **B. Duval**
- *Notes pour une esthétique fourréenne*, par **J. Simonelli**
- *Lettres au Cornac* : la correspondance Fourré/Roinet (suite)

#### – Échos et nouvelles :

- *Fourré/Messac : Quinquinzinzili ?*
- *Comment j'ai rencontré Michel Carrouges*, par **C. Naggar**
- *Les mésaventures du chercheur*, par **B. Dunner**
- *Résurrection d'un Caméléon*

## AVANT LECTURE

La couverture de ce numéro 41 nous confirme, si besoin était, que (la) Fleur de Lune (avec ou sans tirets) est bien le sel de la vie ... Olivier Roellinger, le Prince des Épices de Cancale, l'a pleinement compris, et méritera à ce titre d'être nommé fourréen d'honneur.

Sous cette couverture, vous trouverez aussi de quoi vous régaler : les lettres, ciselées autant qu'échevelées, de Maurice à Louis Roinet, puisque, comme promis, nous poursuivons la publication de cette correspondance – unilatérale, hélas ; un premier article – la suite au prochain numéro – sur un sujet qui s'annonce passionnant, celui de l'esthétique fourréenne ; un autre, inspiré par l'actualité théâtrale, à propos du regard que Fourré porte sur l'image du Noir. La négritude est d'ailleurs un de ses thèmes de prédilection, bien au-delà de *Tête-de-Nègre* : que l'on se souvienne, entre autres nombreux exemples, de ce passage de la *Marraine du Sel* où le héros, Clair Harondel, raconte à sa petite amie Mirabelle l'histoire des deux naufragés, la jeune mariée et le pasteur anglais, qui, jetés sur l'île déserte, ont fini par sceller une alliance indéfectible en dévorant le troisième, le Nègre (le choix du terme, comme celui de la majuscule, appartiennent à Fourré).

Il faudra donc y revenir bientôt, à l'obsession fourréenne du Nègre, très vaste d'ailleurs, car il n'y a pas que la traite, il y a aussi le nègre, esclave littéraire<sup>1</sup> ...

Vous trouverez comme d'habitude dans ce numéro des chroniques, des commentaires, des nouvelles, dont une en particulier est réjouissante : *Le Caméléon Mystique* devrait enfin être à nouveau accessible aux lecteurs, grâce à un éditeur original, inspiré – et courageux, bien sûr.

Bonne lecture, et beau printemps à tous !

---

<sup>1</sup> N'oublions pas, à cet égard, le roman de Ph. Soupault (*Le Nègre*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1927).

# DE L'ANKOU À MABANCKOU

## Billet d'humeur (noire ?)

### MASQUES NOIRS.

Quelle énigmatique main a déposé sur le drap – si proche des pieds joints du défunt – ces masques presque jumeaux qui se confrontent, présentant parmi les formalismes du linceul, le gouffre de leur double ?

Ambiguïtés...

Nous en sommes dans la narration de *Tête-de-Nègre* au moment où le mystérieux Baron de Languidic, ainsi surnommé en raison de sa propension à dissimuler ses traits sous un masque noir, vient d'être assassiné par son « double », c'est-à-dire par l'Auteur, Monsieur Maurice lui-même : sur les lieux du drame, il apparaît toujours au volant de sa camionnette, version modernisée de la charrette de l'*Ankou*, qui, dans la tradition celtique, annonce la mort par le grincement de ses essieux.

Dans son adaptation théâtrale des quatre romans de Maurice Fourré, montée en 1999 au *Lavoir Moderne Parisien*, Claude Merlin n'a pas conservé la suite du texte, qui lui aurait permis d'anticiper le récent scandale d'un Eschyle africanisé à la Sorbonne<sup>2</sup>. La voici :

Présentations :

Le Nègre Numéro I.

Visage de bon Noir, dont se recouvrait la face inhumaine du Baron, aujourd'hui dénudée par les doigts osseux d'*Ankou*, la mort lunaire.

---

<sup>2</sup> « ... En l'occurrence c'est l'image d'une répétition affichée sur le site de la Sorbonne qui a déclenché la tempête. Pour cette pièce qui avait été jouée l'année dernière, provoquant déjà quelques remous, le metteur en scène Philippe Brunet a voulu marquer l'opposition entre les Grecs d'Argos supposés plus ou moins blancs et les Danaïdes d'Égypte à la peau plus noire. Dans la tradition du théâtre antique, il a symbolisé cette distinction d'ethnies, géographiques et non pas raciales, avec des masques ... » (émission de France-Culture sur le spectacle *Les Suppliante*s d'Eschyle, mis en scène par Ph. Brunet à la Sorbonne, Paris, le 28 mars 2019)

Le Nègre lascif des plantations, importé d'Afrique avec les sorciers sanguinaires et les natives, gentil primitif qui riait, dansant et chantant entre deux coups de fouet, en attendant la tombola de bois d'ébène, sur le pont du voilier comble d'esclaves, dans une mer de turquoise et d'écume.

Tous les clichés du racisme colonial auraient alors été réunis, sous l'œil impassible de l'Ivoirien Bob Eboumbou, qui, sur scène, tenait le rôle d'un des *Ambassadeurs* de Léopold – je peux vous le certifier, j'en étais un autre, la preuve ci-dessous :



L'Ambassade au complet avec de gauche à droite : Alain Scemla (M. Lamoureux), Anne Orsini (Pibale), Bob Eboumbou – M. Nourrisson, malencontreusement caché par Véronique Boutroux (Mme Aurore), Élise Clos (Mme Irise), Bruno Duval (M. Guillouzo), Anna Ballesio (Mme Luisette), avec la présence tutélaire de M. Gouverneur (Jean de Coninck) au second plan.

Et voici la suite du texte de Fourré :

Le Noir Numéro II.

Cet ami était beau et sévère, sur le lit candide du mort, avec ses traits réguliers, une lippe dédaigneuse et distraite, qui attirait la volupté et pourtant faisait peur à l'amour.

*L'amour*, n'était-ce pas le péché *mignon* du défunt porteur de masques, le baron Déodat de Languidic, dont l'éloge funèbre était prononcé – avec quelle éloquence ! – par Guy Cambreleng dans le rôle de Gildas Le Dévéha, son voisin, aubergiste à l'enseigne du *Relais du Monastère* :

La biographie du Baron de Languidic n'aura été qu'un long chapelet de merveilles et d'horreurs. Il était beau, traînant toutes les femmes après lui, les fascinant de son prestige. Il a couru le monde aveuglé de miroirs où toutes les épouses se regardaient. Souvent, au retour de ses voyages, on le venait jusqu'ici poursuivre. Toutes les pistes se jalonnaient de malheur et de volupté. On l'a dit toujours vainqueur. Sa réputation d'impitoyabilité préparait à l'avance toutes ses victoires ... (*Tête-de-Nègre*, p. 150).

En avance sur son temps comme en retard sur celui des autres, Maurice Fourré démasquait, sans avoir l'air d'y toucher, l'arrière-plan sexuel du racisme le plus ordinaire : jaloux de la puissance amoureuse qu'il lui prête, le Blanc s'identifie au Noir :

Mes regards se détournaient de cette trinité capricieuse *d'une Blanche et de deux Noires* sur l'étendue glacée du drap, où reposaient, détournées du jeu des trois boules hallucinantes, deux mains de cire moulées sur un crucifix – (c'est moi qui souligne).

*Noir sur Blanc*, la messe est dite sur les pages du livre, imprimées – fort mal du reste –, en 1959, pour le compte de la « maison Gallimard ».

Point n'est besoin d'avoir recours aux principes élémentaires de la sémiotique textuelle (et sexuelle !) pour déceler, sous l'exaltation formelle de la narration poétique, le *signifiant fondamental de l'écriture* : dans *La Nuit du Rose-Hôtel* comme dans *Tête-de-Nègre*, le *BLANC* et le *NOIR* ne rapportent, dans l'absolu, qu'une seule et même *valeur*.

Voilà, en un mot, le message révolutionnaire délivré par Fourré, révolutionnaire étant pris ici dans son sens littéral de *retour au point de départ* : à l'origine, toute l'humanité n'était-elle pas noire ?

Mais loin de se restreindre aux tout récents *BlackFaces* de la pièce d'Eschyle à la Sorbonne, l'actualité de Fourré débordait déjà, depuis des lustres, sur l'actualité littéraire française.

Ainsi, en 1959 : c'est précisément l'année de la mort de Maurice Fourré, et Roger Blin crée à Paris *Les Nègres* de Jean Genet. Selon Eric Fassin, qui s'en ouvre dans le *Libération* du mardi 7 mai 2019,

... cette “clownerie” donne à voir des personnages noirs qui jouent et rejouent un spectacle racial : le meurtre de la femme blanche, et le procès des Noirs par un tribunal blanc. Si « *chaque acteur en sera un noir masqué* », la couleur du public est elle aussi posée d'emblée : “*Vous êtes blancs. Et spectateurs. Ce soir, nous jouerons pour vous ...*”

Genet s'explique en exergue. “Un soir, un comédien me demanda d'écrire une pièce qui serait jouée par des Noirs”. Or, la “non-mixité” redouble. “Cette pièce, je le répète, écrite par un Blanc, est destinée à un public de Blancs. Mais si, par improbable, elle était jouée devant un public de Noirs, il faudrait qu'à chaque représentation un Blanc fût invité.



L'Ankou figuré avec son javelot à l'entrée de l'ossuaire de la ... Roche-Maurice ( !), dans le Finistère. L'inscription sur le phylactère signifie : « Je vous tue tous ».

Il ne suffit donc pas de plaider la bonne volonté antiraciste pour s'en affranchir : *Que je le veuille ou non*, expliquera la préface de Genet, *j'appartiens à la communauté blanche*. Cette lucidité est la condition d'un dispositif scénique en noir et blanc, esthétique explicitement politique où la couleur est pensée plutôt que déniée. Art incarné, le théâtre ne saurait se dérober à la question raciale.

Art “désincarné”, le roman non plus. La preuve, quelque quarante-cinq ans plus tard :

Agressions ratées, larcins minables, viols abrégés : Grégoire Nakobomayo n'est qu'un délinquant de faible envergure. Pourtant, il est sûr d'avoir l'étoffe d'un grand criminel.

Depuis tout petit, il rêve d'égaler les exploits de son “idole”, le terrible Angoualima qui fait la une des journaux. Mais cette fois c'est sûr, Grégoire va commettre un crime parfait. La victime trouvée, l'arme dissimulée, le scénario rodé, il ne reste plus qu'à passer à l'acte ...

Tout est prévu : le 29 décembre, il tuera Germaine.

Je cite ici pour l'essentiel la quatrième de couverture d'*African Psycho*, un roman d'Alain Mabanckou<sup>3</sup> : « Dans ce roman, la noirceur est certes celle du cœur humain, elle est aussi celle de l'humour » : c'est ainsi que *Libération* saluait l'ouvrage à sa sortie.

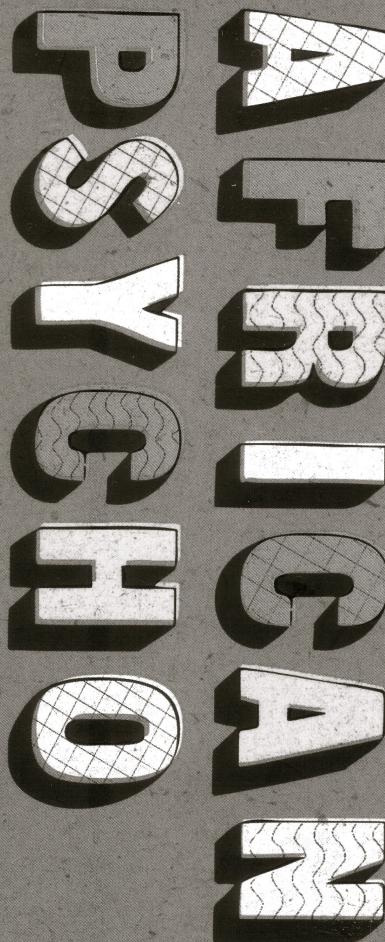
Dans l'histoire littéraire, l' “Humour noir”, n'est-ce pas la chasse gardée d'André Breton ? Lequel, « à la réflexion », avait décidé d'exclure Maurice Fourré<sup>4</sup> de la réédition de son *Anthologie au Sagittaire*, en 1950.

---

<sup>3</sup> ... publié au Serpent à Plumes en 2003 ; le titre est, bien évidemment, un hommage ironique à l'*American Psycho* de B. E. Ellis, publié par Vintage à New-York en 1991.

<sup>4</sup> « Il m'en coûte de vous dire que j'ai renoncé à insérer des fragments de votre œuvre dans l'Anthologie de l'humour noir. À la réflexion, il m'a semblé que c'était par trop solliciter le texte dans un sens arbitraire et que cela risquait d'en fausser la perspective. Je suis tout à fait confus à l'idée que je vous avais proposé cela et que tout exprès vous aviez bien voulu faire exécuter cette image de vous. J'espère bien que nous lui trouverons un plus bel usage ... » André Breton à Maurice Fourré, 29 décembre 1949.

POINTS



ALAIN MABANCKOU

*Tête-de-Nègre* ne devait paraître que huit ans plus tard, mais entretemps les deux écrivains s'étaient perdus de vue, et Breton n'a plus songé à le réintégrer dans l'édition définitive de l'*Anthologie de l'Humour noir* de 1966 – qui fut l'année de sa propre mort : l'humour noir avait encore frappé ...

**Bruno Duval**



# NOTES POUR UNE ESTHÉTIQUE FOURRÉENNE

par Jacques Simonelli

Lorsque nous avons publié, dans les numéros 30, 31 et 32 de notre bulletin, les passages narratifs du projet *Fleur de Lune*, nous avons réservé trois feuillets écrits au recto seulement et insérés par Maurice Fourré en tête de son cahier manuscrit, et une vingtaine d'autres feuillets, paginés comme le reste du cahier, où l'auteur notait de semaine en semaine les choix esthétiques qui le guidaient dans la conception et l'écriture de son nouveau roman.

Les lettres de Maurice Fourré à Julien Lanoë, que M. Guy Lanoë nous a généreusement communiquées, nous ont été précieuses pour la compréhension de ces notes. Elles reflètent, dès 1954, les mêmes préoccupations, et montrent l'influence de son ami nantais, devenu, selon ses propres termes, sa « conscience littéraire », sur les réflexions théoriques de l'auteur de *Tête-de-Nègre*.



Cartell13

Brasserie La Cigale à Nantes, où J. Lanoë et M. Fourré aimaient à se retrouver.

[www.delcampe.net](http://www.delcampe.net)

Le 25 juin 1954, celui-ci résume ses nouvelles orientations, qui doivent beaucoup à ses échanges avec Julien Lanoë :

Je suis en train d'établir un troisième ouvrage, qui se prénommera « La Marraine du Sel », et que je vois peut-être plus mouvant et dramatique (...) Le quatrième ouvrage — si j'en ai le loisir — serait celui du dépouillement.

Vous voyez qu'il me sera bien précieux de parler avec vous de ce « Tête-de-Nègre » (...) Vous m'aideriez à voir clair, dans cette nouvelle démarche constructive, où se posent mes premiers pas, cherchant le fil significatif.

Pour terminer je pense que la forme et le ton dans lesquels je vais repartir seraient celui employés dans certains passages des derniers chapitres, et faits à la fin : directe, dépouillé, limpide ...,

écrit-il aussi, début juillet 1954, dans des termes proches des notes pour *Fleur de Lune*.

Le 12 janvier 1955, il le remercie de ses suggestions efficaces :

J'ai suivi votre conseil pour la *Marraine*. Le ton en est beaucoup plus serré que dans *T.d.N.*

Maurice Fourré se rapproche en fait des conclusions de Julien Lanoë dans son article du *Pain blanc* n° 1, « La poésie délivrée », où il met au premier plan « le style – la transparence, la finesse du grain, la pureté de la ligne », et demande de « renoncer une fois pour toute au faste (...), à la musique (...) et même au lyrisme tout court. »

Il lui écrit, dans sa lettre du 27 janvier 57 :

Je construis activement un livre [il s'agit du *Caméléon Mystique*] qui ne dépasserait pas la taille de *La Marraine du Sel*, qui serait aéré, cursif, non alourdi de discours lyriques dans la bouche des personnages, et formant peut-être à certains égards une synthèse de mes précédents écrits.



Bernadet

Maison de repos Saint-Gabriel à Pornichet (Loire-Atlantique), où Maurice Fourré rédigea ses premières notes pour *Fleur de Lune* en mai 1958 et où il acheva la dernière version du *Caméléon Mystique* en avril 1959.

Il exprime à nouveau sa défiance pour son propre lyrisme, le 18 novembre 1958, à propos de *Fleur de Lune*, « mon roman du prochain hiver, que je voudrais droit et aussi objectif que le peut un lyrique ? »

Ses lettres à Julien Lanoë contiennent aussi d'importants renseignements biographiques qui éclairent et complètent d'autres passages encore inédits du cahier *Fleur de Lune*.

Mais voici d'abord le contenu des trois feuillets non paginés qui précèdent le cahier, suivis des réflexions esthétiques qui débutent à sa page 5 (Fourré n'a numéroté que le recto des pages). Les pages restantes, plus les analyses et commentaires qu'elles suscitent, suivront dans une prochaine livraison de notre revue.

*Ier feuillet :*

18 / Août 58

Point Central

Côté

LITTERATURE

Le livre que je pense entreprendre  
cet Hiver :

Entièrement à l'opposé de T. de Nègre

-----  
Lyrisme refoulé  
Sobriété et mouvement.  
Saumur -  
La Bretagne éloignée.

Références :

« Henri Brulard. Stendhal  
un côté  
Benjamin Constant  
Les limpides attardés :  
Fin du XVIIIe S.  
Pouchkine - - -  
(Frédéric II - - -)

18/Avril 58

Le

Point Central

Côte  
LITTÉRATURE

Le livre que je pense entreprendre

Etatier :

Antoine : l'offre à T. le Neige

Lyonne refoulé

Sobriété et moralisme

Saintmar

Le brigadier s'épuise

Références :

" Henri Brulart. Antoine"

Benjamin Constant

les lumières et autres :

fin du XVIII<sup>e</sup> s.

Poushkin

(Froliv II. - -)

*2<sup>ème</sup> feuillet :*

Références personnelles antérieures  
Narratives –

Rien de la N. du Rose Hôtel  
(aucune page de référence)

Mais un côté de la flèche  
du Jardin de  
T. Côté [barré]  
Tonton Coucou

Dans la Marraine  
Sauf le lyrisme des paroles de  
Florine : à peu près  
tout le ton de Clair Harondel  
sauf la magie visible  
oui pour toutes les petites anecdotes  
avec le sommet narratif  
des statues fondantes.

Dans le Caméléon Mystique Fleur de Lune [barré]  
Rejeter le lyrisme.  
Beaucoup du ton de démarche  
limpide à maintenir,

*3<sup>ème</sup> feuillet :*

Avec, comme sommet narratif,  
par exemple :

- Le photographe dans la Boucherie
- Belle Ile
- Les Pensionnaires de Bourges
- Mme Bugne --

Tout ce roman à observer.

X                    Donc à pencher Touraine.

---

Limpidité cursive

Les syncopages.

rire et légèreté

Le « Merveilleux » fusant par  
les fissures du Récit.

*Page 5 recto-verso :*

Fl. de L.

Boule de Neige [en rouge]

1<sup>er</sup> Sept 58

-----

Ouvrage composé de la synthèse schématique des ouvrages précédents repensés (1 - 2 - 3 - 4. -) et probablement remis dans leur ordre

- 1 Rose Hôtel
- 2 T. de Nègre
- 3 La Marraine du S.
- 4 Le Caméléon Mystique
  
- 5 Fleur de Lune

Enchainement de la recherche dans ce qui est déjà exprimé dans les premières œuvres et de ce qui doit s'exprimer sans le N° 5 ---- :

Il semble que cette recherche de synthèse s'amorce dans le n° 3 (M. du Sel)

Dans le 4, (Camél. Myst) il semble qu'il y ait omission quant au sens de toute recherche.

Toutefois dans le 3 ce n'est nullement poussé jusqu'au bout : mais semble amorcé

Etudier la signification interne du 2. (T de N.) où incontestablement il y a mouvement de recherche vers le fond, cette fois atteignant le spirituel, ce qui indiquerait

dès maintenant le vrai drame, quant à [l'âme] : priorité du drame profond –

Mais la synthèse de tout n'est pas signifiée -

Non plus que dans la Marraine du S qui s'arrête en route.

*Page 6 recto :*

Quant au Cam. Mystique, rien n'y apparaît d'un détachement passant l'humain : le drame paraissant y être entièrement dans l'humain - - -

- - - 31 Août 58 soir

Lecture du J. Racine de Thierry Maulnier qui pensant offrir les supériorités de J. Racine se centrant sur le drame humain passionnel, s'y circonscrit ... (sans jamais le dominer et le fuir comme fait Shakespeare ...) s'y abaisse par le rétrécissement de son cycle, avec un fatum de cruauté : qui est le fond de son côté humain,

Des ratages de douceur vraie

Une panoplie de dieux périmés

- - - -

- -

*Page 7 recto :*

Le Drame est dans cet abandon  
du côté humain (humanisme Alceste etc

Molière

Passion chez Racine etc

Dans son déclassement aussi.

cruauté

instinct

ridicule affreux et

incohérent du Fatum emportant  
l'homme dans le tourbillon vie et  
mort.

Le mammouth –

les millions d'années

les évolutions

les guerres

Les ambivalences de l'horreur  
et de la douceur.

L'épaulement du drame est justement dans ce  
détachement d'insouciance, qui continuellement dans la  
Marraine du S, fait que le j[eune] homme se retourne vers  
autre chose - - - - un autre plan = non dit.

F. de L. (suite) 1<sup>er</sup> sep 58

Essai de synthèse de teneur de thèmes  
Nomenclature

- + Le fond instinctif et criminel [barré]  
teneur de vie, criminel  
les ambivalences du Bien et du Mal  
enchevêtrees — présentes dans la noirceur  
Lois de la vie - -
  
- + Le Double.
- + Magie et ambivalences.
- + Le Masque.
- + Le cycle de l'esprit d'enfance et de l'esprit de mort ....
- + Spiritualité.
- + L'action, le vouloir, l'énergie l'efficacité.
- + Orgueil et esprit de domination.
- + Et enfin le nouvel aperçu central.  
Le vrai drame (Intérieur et cosmique  
Le faux drame – côté humain dérisoire et déchirant
- + Le rire et les larmes  
le pl[us beau des]  
acquis, le pl[us brave] : le rire.

le rire qui en  
somme est la paix,  
et va rejoindre  
l'esprit de la mort

+ « La mise à mort » [ajouté au crayon]

*Page 15 recto :*

Facture

Le roman tout entier  
sans aucun poème.  
ni émanant du drame  
ni projeté dans le macrocosme  
ou [et, barré] le microcosme

facture  
le roman tout entier  
sans aucun poème  
ni émanant du drame  
ni projeté dans le macrocosme  
ou ~~et~~ le microcosme

*Page 17 recto-verso :*

18 / 9 – 58 — Jeudi

--- (Méthode et œuvre-vie)

Sous le signe de la férocité

L.Vie --

Vis-à-vis de la femme, ce fut  
toujours la férocité ---  
victoire de la férocité  
dans l'action féroce ---  
- - - 1910 élection [barré]  
Aventure électorale  
dans la férocité — — réussite  
épanouissement de  
soi —  
+ durant la guerre  
activité en 1921— — —  
et affaires  
l'action de la férocité

Le lyrisme sensible et rêveur fut toujours élément et expression de la défaite, de l'anéantissement, de la carence.

II

Dans la vie littéraire

Les passages de férocité  
dégagée du tremblement lyrique,

de la carence d'action et de vie, que  
constitue le lyrisme, furent les points de réussite plus  
profonde, pl[us] formelle.

1// dans le RH : Gouverneur

(malgré son  
abus oratoire...)

la sensibilité, autant  
que l'immobilité  
léthargique, affaiblissent  
la Nuit du R.H.

construction  
élaborée dans  
un instant de  
féroce

2// Dans la Marraine du S

Tous les endroits  
fermes sont à base de  
féroce — particulièrement la  
réussite que constitue le  
Baiser Solaire.

*Page 18 recto-verso :*

3// dans le Caméléon M.

Les passages les pl[us] fermes sont  
à base de féroce :

- x La boucherie photographiée
- x La Nuit de la Vve Bugne
- x La nuit de Belle-Ile.

4// T. de Nègre

Là surtout règne la férocité.

(malgré le côté masochiste  
que constitue la mise  
à mort de l'auteur  
par soi-même ...)

Une timidité lyriq [barré] fondamentale  
et lyrique a retenu le narrateur  
sur la pente complète —

De même que les mouvements de férocité semblent  
entachés parfois d'un diabolisme qui est le lyrisme du  
féroce.

Il faut plus d'impassibilité dans la férocité — moins  
d'aveu de culpabilité dans le féroce.

Dans Tête-de-Nègre il n'y a pas suffisamment de  
sûreté de soi, dans un sens déterminé.

*Page 19 recto :*

18 / 9 – Suite Férocité.

Pour exécuter

F1. De Lune dans le sens désiré tout entier du mouvement  
ferme, essayer le type narratif de Gouv[barré] enfant de  
(Gouverneur vieux), de la Marraine, de divers passages du  
Caméléon, et de T de Nègre.

Il est nécessaire que tout le récit soit conçu dans un  
mouvement de férocité à peine voilée, presque impassible  
impavidité  
insensibilité

— — —  
féroce  
action féroce

Littérature  
et                   La Guerre  
Vie

*Page 19 verso :*

Vu

Le cycle des amis du Croisic  
un état de guerre  
où furent liquidées  
victorieusement  
ttes les guerres en cours

et cette année 57/58  
tout ce mouvement de rétablissement  
favorable un cycle de guerre —

— — —  
et seules furent faiblesse  
les mouvements de sensibilité  
et de lyrisme.

*Page 20 recto :*

18 / 9 – 58 (Suite)

L'action relève du même  
groupe d'idées  
que Férocité

— — —

De même qu'Action rejoint magie, merveilleux, instinct par l'intuition de l'acte nécessité par l'ambiance des forces sourdes, en mouvement de vouloir, ou de pouvoir, être.

*Pages 26 recto, 27 recto :*

Objectivité de Fl. De L [écrit au crayon rouge]

1° Le Rose Hôtel a été composé avec des rêves éveillés, mêlés de souvenirs de rêves cosmiques et d'ambiance torpide.

2° La Marraine du Sel, composé avec le c/coup d'un drame immédiatement vécu, mêlé à l'obsession d'une ambiance géographique

3° Le Caméléon Mystique, avec un entrelac de souvenirs anciens, mêlés à une ambulation géographique.

4° Tête-de-Nègre, dans le lyrisme d'un drame personnel, avec une ambulation géographique = le drame se vivant au moment où s'exécutait le récit...

5° Fleur de Lune doit naître et se composer de la concentration d'événements personnels, d'ordre intense et significatif, d'ordre personnel, vécus par lui de Février à Septembre — — et ci-dessus mentionnés — qui seront sertis dans une fabulation favorable à leur centrage, mouvement et expression — — —

Œuvre pl[us] objective que les autres, où le lyrisme personnel s'estompe, les personnages extérieurs s'affirment, où le cosmique devient discret et le côté géographique passe à un plan secondaire.

*Page 36 verso, 37 recto :*

Mardi 4 / 11 58

x Comportement —  
Hors de l'émotivité

= Tout ce qui ds la vie personnelle donne émotivité  
arrachement à la  
Subjectivité  
objectivité souriante  
impassibilité aimable  
et agissante

Mise à l'écart de l'Emotion  
Vitale et sentimentale.  
Une activité sèche, réfléchie et efficace. —

- Et pour amener le moment du travail  
une activité extérieure, dépouillée, conquérante  
Un resserrement de la sensibilité hors  
des affaiblissements de l'attendrissement, des  
humilités craintives de l'obsession affective – mais vers  
la cruauté victorieuse, mesurée d'attentions, etc.

*Page 39 verso : [écrit au Bic rouge]*

18 / 11

Technique de style

### ATTENTION !

Ce sont les adjonctions  
graphiques, dans le  
texte dactylographié qui  
apportent surcharge et  
abus de qualificatifs =

L'ajonction fâcheuse

**à suivre**

## LETTRRES AU CORNAC (III)

La correspondance Fourré/Roinet

Nous voici donc, déjà, au troisième volet de cette correspondance, que nous dévoilons au fil (semestriel) des numéros de *Fleur de Lune*.

Nous sommes toujours en 1949, et le tempo de la vie de Fourré (comme celui de ses battements de cœur, sans doute), s'est accéléré. On en ressent fortement la trépidation dans ces lettres parfois désordonnées, où Fourré semble laisser toute liberté d'expression, toute latitude à ses pensées, sans essayer d'y apporter un ordre ou une explication : il se comprend, cela suffit. Et il sait que son correspondant le comprendra.

On y retrouve aussi l'autre face de l'écrivain : un certain conformisme, non à l'égard de son milieu d'origine ou de sa ville provinciale, mais plutôt à l'image qu'il veut donner de lui-même. Une minutie parfois maniaque, et inconsciente, pour tout ce qui concerne ses contacts, ses projets, ses déplacements.

Et, par-dessus tout cela, ce style superbe, qui n'est qu'à lui, et que Philippe Audoin décrit si bien dans son ouvrage<sup>5</sup> :

... Cette prose flexueuse, luxuriante, coupée de bref poèmes secs, dont la scansion haletante exclut volontairement toute musicalité, cette prose se donne d'emblée comme inclassable, hors d'époque ....

Jugez-en.

---

<sup>5</sup> Philippe Audoin, *Maurice Fourré, rêveur définitif*, Paris, Soleil noir, 1978.



Angers, le [jeudi] 17 Mars [1949]

Cher Louis,

Merci pour votre bonne lettre.

Je vois bien que d'attendre après Pâques pour revenir à Paris, malgré mon désir d'un peu de tranquillité – pour pouvoir me remettre à travailler enfin –, serait différer trop loin le moment de donner signe de ma vie à A.B. Je lui ai écrit ce jour une douzaine de lignes pour le prier de me faire la joie d'accepter à déjeuner ou dîner avec Mme A.B. dans ma cave surréaliste<sup>6</sup> les Samedi, ou Dimanche ou Lundi 26, 27, 28 courant –

J'arriverai vendredi soir prochain, fin du jour – et repartirais le mardi. Quand j'aurai reçu réponse de B., je pourrai disposer de mes autres heures disponibles. S'il ne peut être en mesure de me rencontrer d'une façon ou de l'autre, je ne viens pas à ce moment-là en vue d'attendre un meilleur moment.

Reçu un mot très aimable d'André Dénèche<sup>7</sup>. Je lui réponds que je viendrai en principe à ses prochains Samedi et Dimanche et que nous pourrons parler du « plus tard ».

---

<sup>6</sup> Fourré désigne plaisamment sous ce terme la salle à manger de l'hôtel Littré, située en contrebas du hall d'entrée, et éclairée de vitraux.

<sup>7</sup> André Denèche, sur qui il nous a jusqu'ici été impossible d'obtenir de plus amples renseignements, paraît avoir tenu une galerie d'art à l'enseigne de son nom, au 19 de la rue Brey, dans le quartier de l'Étoile. À lire Fourré, il organisait fréquemment en fin de semaine dans ses locaux – comme on le fait encore de nos jours – des soirées culturelles (conférences, lectures, musique ...). L'idée d'une lecture publique du *Rose-Hôtel* dans ce cadre semble avoir été évoquée par Louis Roinet (sans susciter d'enthousiasme particulier, semble-t-il, du côté de Fourré).

Lettre très gentille également de Léa Bloch, qui parle de me rencontrer. Je répondrai à ce mot amical. C'est une nature vraiment gracieuse.

Il faudra que j'écrive à « Denise »<sup>8</sup>, voici trop de longueur à mon silence ! Pourtant je pense souvent à toutes ses grâces pour moi, à sa sensibilité, à son talent. Mais la plaque de tôle, qui chauffe sa piste sur le mur me laisse depuis trop de temps une patte en l'air en l'attente du brochage imprimé de mes papiers, dont l'assurance, m'arrachant à ce métier de camelot bonimenteur où je me déconfis, me rendrait aux libertés du travail littéraire après quoi je baye et aux libres candeurs de l'amitié. (quel [sic] phrase ! Mais la cuisine de mes occupations de placeur m'arrache mal à la bouillabaisse –) ...

En fait de galerie Denèche où je me suis repu de tant de joies étagées, voulez-vous bien que je pense qu'il n'en saurait être pour moi question, touchant des récitations directes, ou plus gracieusement indirectes, avant que mon écrit ait révolu sa vie normale, pour laquelle je l'ai, avec un soin assez conscient, conditionné : la présentation noir sur blanc sous des yeux penchés et non in visuelle (gentil ?) hors des bouches ouvertes, fussent-elles de perle, de corail ou même de chair, devant des attroupements que mon être corporel et son frère spirituel n'ont jamais espérés. —

Quant à la jeune artiste couronnée de son printemps privé et d'autres adéquats, je la rencontrerai, ravi. Mais je n'ai point courage présentement, ni l'audace de désirer qu'on traîne dans son sillage d'églantines et de lys ma vieille chaise à porteurs. Quand mon ouvrage sera hors moi, on en parlera. Il faudrait que je travaille, vous le pensez comme moi. Et je ne le saurais faire qu'hors la cavalcade. Mais vous verrez ; je pourrai me trouver –, nous trouver, mes doubles, mes divers doubles et moi, très gentils vers les prochains Samedi-Dimanche, dans la magnifique cave à multiples étages de la rue Brey.

---

<sup>8</sup> Il s'agit probablement de Denise Bosc, « de la Comédie-Française ». Cf *Fleur de Lune* n° 40. Le sens des guillemets qui encadrent le prénom nous reste obscur.

En tout cas, je ne sais pas ce que vont penser ma famille et mes employeurs de ces répétés voyages à Paris pour un roman « qui n'existe même pas » et qui parmi l'immense marée de l'imprimé est obligé à tant de parades devant le cirque de la rotative. Je me mets à leur place – C'est fini pour moi, les vacances de Pâques. Je pensais aller un peu au Pouliguen. Puisque j'entre dans la carrière desséchée de la rue Brey, mes bains de mer sont dans le lac. Le crétin ne mérite pas de vacances.



Villa Ker Marie-Louise, au Pouliguen, une pension tenue par des religieuses, où Fourré a passé de longues semaines, notamment après la mort de sa mère, en novembre 1936. À l'époque, apparemment, le « crétin » méritait des vacances ! À gauche de la photo, la clôture d'un court de tennis : les religieuses tenaient-elles la raquette ?

En attendant, je m'organise une petite vie à Angers, et qui soit comestible sous divers aspects, et atours, pour le moment bénit [sic] où va commencer le beau travail. – Très lyrique malgré tout, le 1<sup>er</sup> chap. qui se prépare. Zéro pour la vie, 1000 pour le rêve verbal.

Auprès de cette féerie, que me chaut le gosier de la définitive interprète gonflant et dégonflant son sein, et même les deux autres, pour dégorger la vie de mes pauvre mots perclus de peur hors du silence !

Quant à votre Abraham, il me coupe les jambes et mille autres choses.

Et voilà pour les 72 ans du « monstrueux » Maurice. Laissez-le fuir la duchesse, la soubrette lui fait signe, qui dépose près du piano à écrire ses petits sabots et offre au rêve vainqueur du cadavre endormi l'édredon de son cœur.

M

PS [NdR : faute de place restante, il est écrit en tête, entre la date et « Cher Louis »] La réunion Blanchoin<sup>9</sup> a été très curieuse dans son déploiement nocturne. Je crois m'être bien tiré de la lecture intégrale et exclusive de Gouverneur – mon collègue artistique se chargeant du reste. Soirée fantastique – paraît-il, mais assez fatigante (sic). Le spectateur a disparu, télescopé, à 3 h. du matin.

<sup>9</sup> La « réunion Blanchoin » désigne une réception (probablement en l'honneur de Fourré, avec lectures des bons passages du *Rose Hôtel* encore inédit) offerte par Albert Blanchoin, dit Pierre Langevin, directeur du *Courrier de l'Ouest*, indéfectible ami et soutien de Maurice et de son œuvre.

[feuillet paginé 3 : ajout à la lettre du jeudi 17 mars]

Lettre reprise et paraphée, j'espère, le jeudi 7/4/49

Maître,

Je n'ai rien reçu de A.B. toujours emprisonné, je pense, dans l'événement du déplacement et de l'instauration en une place nouvelle du peuple stellaire de ses mille fétiches. « *Stupeur !* »<sup>10</sup> écrivait-il. Oui, je connais ces au-delà de la torpeur, ces acides stagnations d'angoisse qui atteignent le prisonnier visionnaire du songe au moindre mouvement des objets qu'étouffe un univers d'aura ! Rien n'est poussière ! J'ai depuis douze ans des coques d'escargots lacustres ancré[e]s sur mon secrétaire et qui font centre d'immenses cercles stellaires. Jamais mon doigt n'a osé déplacer ces petites maisons sonores depuis la pendulette grosse comme une demi pomme jusqu'à l'ostensoir minuscule sculpté par un forçat faussaire dans une noix de coco, sous le cristal d'un trop gigantesque chapeau stellaire ... Et, cher M. Louis, je suis un réaliste de l'objet, je crois à l'hallucination de la Réalité, par elle trop soudain visité ! Alors comment ne verrais-je pas, A.B., immense poète de l'objet déformé par les industrieuses indiscretions de son rêve, ne pas se déconcerter à la porte de cet univers du déplacement qui anime d'un soudain mouvement sidéral toutes les formes larvaires dont je l'ai vu si insidieusement entouré ?

Bref.

Je ne me vois pas partir à Paris dimanche. Sauf si je reçois lettre d'ici là ; ce qui me semble peu probable.

---

<sup>10</sup> « ... dans la semaine qui vient je dois changer d'appartement. (Oh bien peu, puisque je m'installe à l'étage au-dessous, mais la stupeur du changement reste.) ». Lettre d'André Breton à Maurice Fourré, 20 mars 1949.

Alors je vous verrai à Angers ?

---

... Ma nouvelle version de la Fin du R. Hôtel est terminée. Le nombre de pages n'est pas augmenté. Je pense ne pas être trop mécontent de cette queue en accent circonflexe d'ombre, qui sont à l'arrière du complet en droguet de Léopold, ange des douceurs, en rupture de cabanon. En tous cas les spécialistes décéleurs du Malin ne m'auront pas devancé dans le diagnostic me signifiant suspect de noirceur parmi mon trop plein de roses... « Ah, ne brisez pas nos verres !... ». Animaux dévorants, front cornu.. queue fourchue.. « Nous sommes les géants qui rient sous les Etoiles ». C'est la Nuit de la Saint-Désirs. « J'ai rencontré à Valparaiso le Massacre des Sts Innocents » ... Gros Malin ! ... – Un bel œil vert ! Et la lèvre trop rouge, qui pâlira d'un baiser sur son rouge ...

[feuillet paginé 4]

Je subis la Honte  
de reprendre une nouvelle page  
pourachever mon Envoi.

Je voulais vous dire ceci aussi :

Que je n'ai pas reçu depuis bien longtemps des nouvelles de P. Rezé – mais que j'en avais eu après que je lui eusse au premier de l'an confié 4 jours mon manuscrit du R.H. Des choses bien curieuses, des vues sur mes personnages et, dirai-je, leur psycho-métaphysique – que je vous montrerai.

Le tout est assez en vrac et s'ajoute à une première lettre de qqs mois plus ancienne – mais il me semble qu'il pourrait être tiré de là un article donnant une note particulière sur le R.H au moment de sa parution – lequel article pourrait être donné à lui à faire pour en être extrait.

Oui j'ai trouvé son papier fort intéressant, mais j'en attendais une suite ; lui-même en attendait-il une autre lecture ? En tous cas il y aurait là une note à exprimer qui pourrait être utile à mon ouvrage, car il y a des vues lumineuses et sûres, soutenues par un ardent esprit d'observation et où je me sens soutenu.

Également je pense à Mr. Hirsch qui j'en suis sûr écrirait (s'il avait la bonté de me faire cet honneur et l'acceptation de m'intéresser prodigieusement) des choses fort curieuses et qui seraient précieuses à l'établissement et départ de mon ouvrage dans la vie des Lettres, sur certains aspects du "style", certaines questions de phrases etc – en un mot infiniment proche le centre absolu de ce qui me passionne.

Veuillez présenter mes hommages respectueux à madame Roinet, et aussi le bonjour de mon affection à vos enfants.

Et je suis bien cordialement vôtre

Maurice Fourré

Triste Bavard

dévoué à ses Amis      Tête de Nègre  
et à notre Rose-Hôtel      La Foire du Sacré

PS : « Denise » est chez ma nièce, depuis avant-hier à la campagne, je crois pour huit jours. Je l'ai rencontrée à son arrivée. Peut-être la reverrai-je, quand Jean sera revenu de Paris, sauf si je devais moi-même repartir.

Mercredi 27/4/49

Bien cher Ami,

J'ai lu avec intérêt l'article en retour.

En somme rien de bien nouveau – du bruit toujours utile et publicitaire – et la reconnaissance de la qualité vitale de centre animateur qu'est celui qui est visé là – Et dans ce sens dernier, les évènements prévus, que j'espère proches et que vous connaissez, fourniront à l'animateur le fait de sa réponse dans ce sens. Personnellement – et vous pensez comme moi qu'il n'y a rien là qui me soit défavorable. Mais je crois que vous avez raison d'attendre que soient plus proches ces évènements pour faire le signe nécessaire au signataire, ne serait-ce que pour laisser aux **prérogatives** de B. tout le poids de sa réponse (à laquelle il est bien probable que l'article en question a dû lui faire songer). Mais je vois bien que vous pensez à un ultérieur petit signe préalable !... En tous cas je prends note de ce rassemblement des amis qui semble se refaire – de même que de cette fascination des amitiés que sait répandre le chef : ce facteur d'excitation étonnante des esprits **altérés** [?] dont vous m'avez vu sentir l'effet immédiat et reprendre élan à ses charmes. Je crois en somme que nous pensons exactement pareil.

Je viens de relire une lettre de René Bazin, datée 1903 : « Votre nouvelle est très belle : *Une Ombre* (déjà !). Belles images sur la Loire... » Alors ? toujours ?) —

Et puis après quelques semaines : « Adolphe Brisson publiera votre belle nouvelle dans les *Annales Littéraires* ».

Tout cela c'était le romantisme avec une pointe de moralisme.

Vers quelle route diverse me voilà parti, tournant vers tout ce passé le dos de mon apparente ingratITUDE, en 1949 ?

Vous riez du scandale !

Je le vois cheminer. J'ai lu dans les textes prêtés de si admirables textes d'A.B. dans "L'Amour Fou" et "Martinique", de si admirables pages sur la supertechnique d'une œuvre et sur les signes qui en trahissent le succès que j'en suis tout traversé, plus que l'ont jamais pu faire en moi les aphorismes les plus denses de...et de... pourtant par moi tant de fois médités mais qui ne me semblent pas dépasser le beau métier, tandis que AB atteint l'âme même de l'élan créateur.

(Je ne vous dirai pas les noms ; mais comme vous les devinerez, n'en disputons point aujourd'hui, si vous y voyez désaccord. Du reste je vous répondrai comme vous-même si souvent à moi, et ce sera ma première fois : — vous ne me ferez pas croire que...)

Voici pourtant la référence des textes de A.B.

« Martinique : dans les pages 97 à 99.

L'amour fou :

« Il s'agit d'une solution toujours excédante, etc... »

Relisez tous ces textes étonnantes. Je vous jure que, si vous vous intéressez au poulain frénétique ou « convulsif » qui trace ces lignes en révérence pour vous, vous le trouvez là, inconscient ou conscient, au plan le plus certain, le plus naturel, le plus secret et le plus voulu, de son mouvement.

En tous cas ce que signifie A.B. c'est ce vers quoi de *tout le fond* de mon être, qui gardait ses pôles de lucidité, j'ai voulu.

POUR ANDRÉ BRETON.

Oui depuis cette nuit une idée me tourne dans la tête et qui me semble si naturelle.

Ce serait de compléter – s'il l'acceptait – cette dédicace que je lui ai d'un cœur soudain signée, d'un exemplaire de ma dactylographie — oui, si je suis publié à la suite de son texte, cela ne découlerait-il pas tout naturellement que je lui dédie l'ouvrage — à lui qui m'a envoyé cette lettre si extraordinaire que je ne dois pas avoir rêvée, parmi ces événements nouveaux qui remplissent ma tête dans ma solitude<sup>11</sup>.

Qu'en pensez-vous ? Cette supposition du possible est-elle un rêve encore ? Je cherche à toute force un abri, un encouragement qui se resserre, le contact rayonnant des suprêmes similitudes, pour donner à mon imagination le champ de pâture d'une nouvelle création durant les proches années comptées. Les événements, les mouvements du cœur me conduisant peut-être à ce geste définitif, si je ne rêve encore : pour A.B.

Merci. Nous parlerons de tout cela.

Mes respects à Madame Roinet.

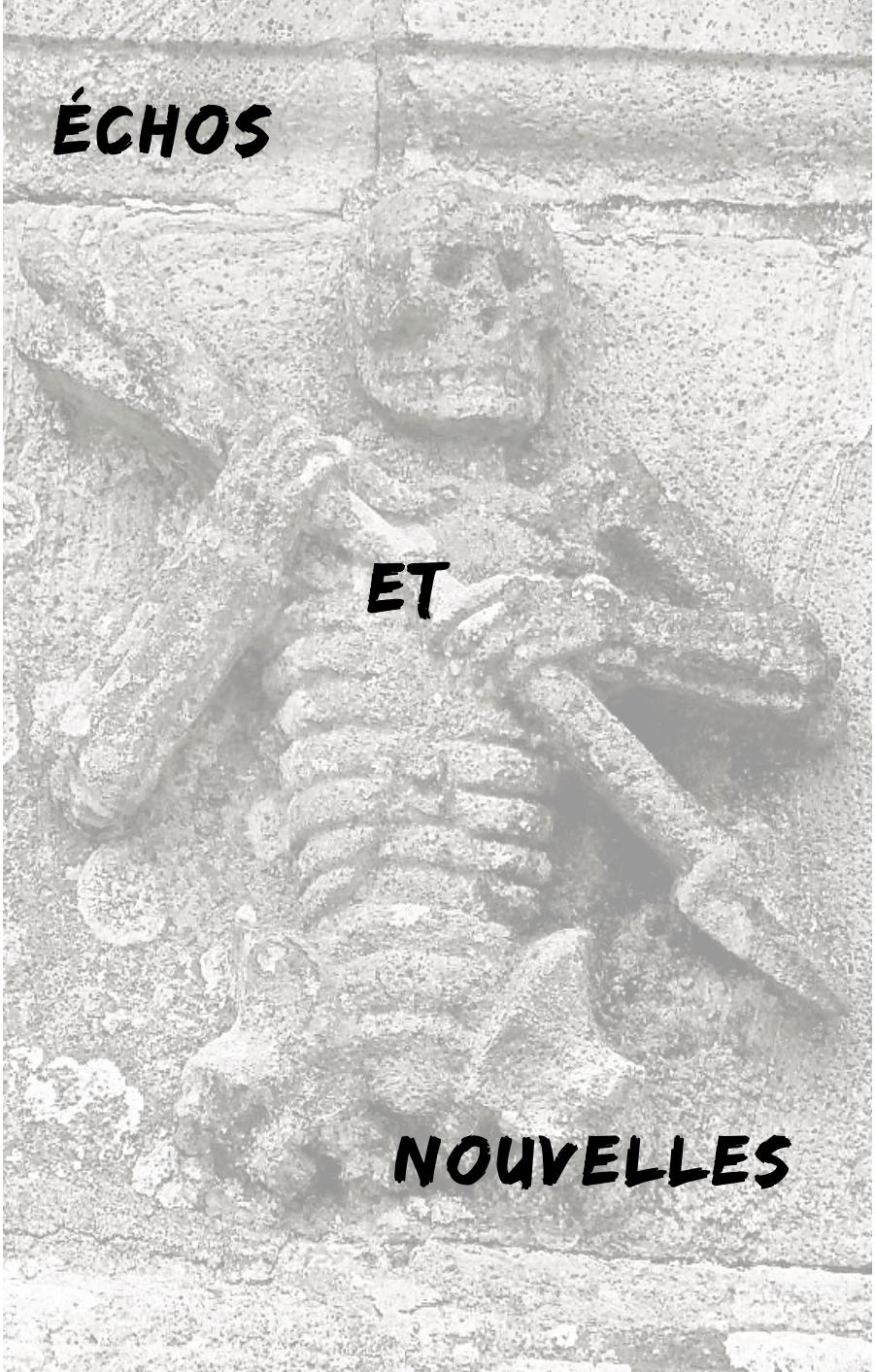
Mille amitiés

M. Fourré

[En marge] Je compte arriver à Paris vendredi soir. Rendez-vous  
J. Gracq.

---

<sup>11</sup> L'idée d'une préface de Breton, Fourré l'a eue dès le lendemain de sa première rencontre avec lui, le mardi 8 février 1949, et il l'a aussitôt mise en pratique : « Cher Monsieur André Breton, qui comprenez mon ouvrage si parfaitement, qui me pénétrez si profondément, me feriez-vous l'inoubliable honneur d'accepter de fournir des lumières à tant d'autres qui ne sauraient accueillir de mon ouvrage et de moi que des fragments épars ? Je serais si heureux de vous suivre, parmi les ardentes fidélités de mon texte, derrière toutes les lumières d'une Préface de vous, précédent et conduisant mes pauvres lignes et moi-même pour toujours » (lettre du 9 février 1949). Breton lui répond très vite (le 12 février, et favorablement, malgré quelques bémols – il a beaucoup à faire, cela prendra du temps ...) De fait, la préface ne sera écrite et communiquée à l'intéressé qu'à la toute fin de cette année 1949). Fourré savait donc depuis un certain temps qu'il serait préfacé par Breton : d'où lui viennent alors ces doutes et ces interrogations ?



**ÉCHOS**

**ET**

**NOUVELLES**

## FOURRÉ/MESSAC : QUINZINZINZILI ?

Le monde des lettres et des revues littéraires n'est pas toujours, comme on pourrait le croire, un univers impitoyable. Qu'on en juge : dans leur dernier numéro, les amis de Régis Messac prouvent qu'ils sont aussi ceux de Fourré, en consacrant à celui-ci, ainsi qu'à l'AAMF et à *Fleur de Lune*, un joli texte de présentation.

Qui est Régis Messac (1893-1945) ?

Quelqu'un de bien.

Il est surtout connu pour avoir, le tout premier, publié en France une thèse sur le roman policier<sup>12</sup>. Il est aussi un pionnier de la science-fiction, à laquelle il a consacré de nombreux essais.

Mais le chef-d'œuvre de ce militant pacifiste, enseignant, journaliste, romancier, c'est – en 1935, la date importe ! – ce *Quinzinzinzili* dont le titre est devenu celui de la revue de la Société des Amis de l'auteur.

Dans ce récit post-apocalypse (dont le modèle a été repris cent fois depuis), les quelques spécimens subsistants d'une humanité disparue ne parviennent pas à se reconstituer en société meilleure et plus sage. Mais ils finissent tout de même par s'inventer un dieu portant ce nom dérisoire de *Quinzinzinzili*, dérive phonétique du « Qui es in cœlis » (Qui es aux cieux) du Notre-Père. Le pessimisme radical de Messac, épicé d'un humour très corrosif, masque poliment le désespoir d'un homme qui avait cru à l'humanité, et qui, arrêté, déporté pour ses activités de résistant, est mort tout seul, misérablement, quelque part en Allemagne, un jour non précisé du printemps de 1945, une saison et une année où la planète ressemblait, à bien des égards, à ce qu'il en dépeignait, à peine dix ans auparavant, dans son chef-d'œuvre.

---

<sup>12</sup> Le « Detective Novel » et l'influence de la pensée scientifique, nouvelle édition, corrigée et annotée, préface de Claude Amoz, postface de François Guérif : (les Belles Lettres, coll. *Encrage/travaux*, 2011)

# SALON DE LA REVUE VOYAGE AU PAYS DES ACADEMIES

Par Noëlle Renard

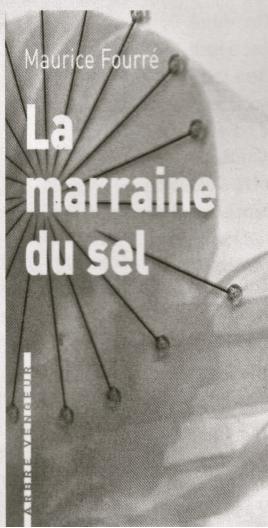
« Il n'y a pas d'amis: il y a des moments d'amitié » a écrit Jules Renard dans son *Journal*. Cet aphorisme d'une dure réalité apparaît d'autant plus juste que les meilleurs moments d'amitié que l'on peut connaître se manifestent quelquefois après la mort. Que l'un d'entre nous meure aujourd'hui, et c'est bien rare si, en quelques années, il ne se trouve pas quelques-uns pour se dire de ses amis. Le monde de la littérature n'échappe pas à cette règle, et il apparaît que l'on compte aujourd'hui en France plusieurs centaines d'honorables sociétés d'amis d'auteur.

Si l'on prend Rabelais comme exemple, celui-ci est mort en 1553. Pour avoir été son ami il faudrait approcher les... 500 ans. Un bien bel âge pour les membres de

l'Ordre des amis de François Rabelais, à Segonzac. Mais brisons là l'ironie ! Ces compagnies littéraires ont été créées pour défendre les intérêts, réveiller la mémoire et entretenir la flamme des écrivains disparus. Tous les ans, à l'automne, nous en croisons quelques-unes au Salon de la revue, et chaque année un peu plus que la précédente. Une quarantaine en novembre dernier: de Charles Fourier (1772-1837) à Yves Navarre (1860-1994) en passant par Romain Rolland (1866-1944), Alfred Jarry (1873-1907), Albert Camus (1913-1960) et beaucoup d'autres encore à la notoriété plus ou moins affirmée. C'est un tour d'horizon de ces académies majuscules que nous nous proposons de faire ensemble au fil de plusieurs numéros.

## MAURICE FOURRÉ

L'écrivain Maurice Fourré est né à Angers en 1876. Élève moyen et néanmoins bachelier, ses parents voulaient faire de lui un maître verrier mais en 1905, il exerçait les fonctions de secrétaire de l'académicien René Bazin, romancier et professeur de droit criminel à la Catho d'Angers. À l'hiver 1907, il publia une nouvelle, *Patte-de-bois*, dans la *Revue hebdomadaire* dirigée par le théologien Fernand Laudet<sup>1</sup>. On le retrouve plus tard dans le sillage de Gaston Deschamps (1861-1931), successeur d'Anatole France à la rubrique de la vie littéraire du *Temps* et député républicain de gauche des Deux-Sèvres (1919-1924), ou de Paul Cuny (1872-1925), membre du textile et au même tempo



thume: *la Marraine du sel*, un roman de circonstance inspiré par l'affaire Marie Besnard, un divertissement brossé en quelques mois, dont le registre poétique va bien au-delà du sujet traité. Et cinq ans encore plus tard, peu après la mort de l'auteur, un troisième roman: *Tête de Nègre*, sera publié posthume, toujours chez le même éditeur.

Hélas ! malgré le soutien de Jean Paulhan, de l'admiration de Gracq, de Cocteau, de Butor, l'œuvre de Maurice Fourré ne reçut ni les suffrages de la grande presse ni ceux du grand public. *Le Caméléon mystique* (1936-57), refusé par Gallimard, ne paraîtra qu'en 1981 à Quimper, chez Calligrammes, tandis que *Fleur de lune* restera inachevé.

En dépit de cet échec commercial,

La Société des amis de Régis Messac, fondée en 2006, et dont le siège se trouve à Paris, dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement, publie chaque trimestre la revue *Quinzinzinzili* dont 40<sup>13</sup> numéros ont jusqu'ici vu le jour.

Maurice et Régis n'avaient aucune raison de se rencontrer, sauf dans les allées du Salon de la Revue, qui permet tous les croisements (c'est là un de ses plus grands charmes). Aucun point commun entre les deux écrivains, ni entre leurs œuvres, aucun, sinon peut-être un goût partagé pour le crime et l'éénigme policière et aussi, bien sûr, une infinie curiosité pour l'étrange bête qu'est l'être humain<sup>14</sup>.

Ils partagent aussi une grande chance : un demi-siècle après leur mort, et grâce à une poignée d'enthousiastes opiniâtres, leur œuvre reste vivante et continuera de charmer et d'éblouir des générations de nouveaux lecteurs.



---

<sup>13</sup> Ils nous talonnent ! À *Fleur de Lune*, nous en sommes déjà au 41 ...

<sup>14</sup> Messac est aussi l'auteur des *Romans de l'Homme-Singe*, Paris, Ex Nihilo, 2007

## COMMENT J'AI RENCONTRÉ MICHEL CARROUGES

Et nous, comment avons-nous rencontré Carole Naggar ? Eh bien, nous avons tout simplement fait connaissance au Salon de la Revue, où elle est venue au stand *Fleur de Lune* nous dire qu'elle connaissait depuis longtemps l'existence et l'œuvre de Maurice Fourré, par l'entremise de Michel Carrouges. Et de fil en aiguille, cela a fini par donner un savoureux portrait de celui qui a tant compté dans la vie de Maurice, et des lettres françaises en général.

Michel Carrouges, historien du surréalisme et critique littéraire, habite avenue de la Motte-Picquet un ancien pavillon de chasse sur deux niveaux, entre un kiosque à journaux et une boulangerie. Les plafonds sont hauts et les pièces mal éclairées. Une des pièces, en contrebas, a pour plancher la voûte d'un passage sous lequel on entend gronder les voitures.

Carrouges me dit avoir choisi son pseudonyme en piquant au hasard une carte de France avec une épingle.

Ce petit homme d'allure insignifiante, avec des chaussettes trop courtes, est un causeur disert, méticuleux. Il porte des lunettes noires:

“J'étais juriste. Je suis à la retraite anticipée à cause de ma vue et je ne peux pas lire plus d'une heure par jour sans fatigue. Ma femme me fait la lecture. Mais d'un autre côté – désignant les murs tapissés de livres – cela me libère des références. Je suis plus à l'aise pour penser, faire des rapprochements.”

Sous les lunettes, qu'il retire de temps à autre pour se masser les ailes du nez, des yeux bleu pâle sont sa seule beauté.

Dans Paris il retrouve les anciennes murailles, les bornes – dans le 13ème, rue des Reculettes ; à Ivry ; dans le 15ème, près de l'ancien chemin de fer – et les trajets de rivières oubliées. Il relit Lautréamont ou Balzac et tâche de “refaire le trajet de leurs livres pour retrouver la façon dont sont construites leurs images.

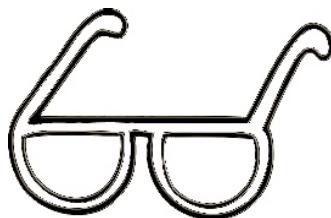
C'est une espèce de topographie poétique. Pour moi, Paris a une épaisseur, une histoire dont je peux percevoir les couches successives.”

Il s'est longtemps promené, à Paris et Angers, avec son ami Maurice Fourré, un auteur qui selon lui a préfiguré le surréalisme<sup>15</sup>. Son livre s'appelle “Le Rose-Hôtel”. Chaque trajet leur faisait découvrir des choses étonnantes.

Un jour, sur une petite place d'Angers, Fourré pointe le doigt vers une vitrine où sont des mannequins en vêtements de mariée : “Regardez! La cire est en train de fondre !”

Connaissant leurs habitudes, deux notables les suivent. Le lendemain Fourré les rencontre et leur dit : « Vous nous avez suivis hier ? » Eux : “Oui. À un moment, vous vous êtes arrêtés et vous avez désigné quelque chose. Eh bien, nous nous sommes arrêtés aussi, nous avons regardé, *mais nous n'avons rien vu.*”

**Carole Naggar**



---

<sup>15</sup> NdR : nous ne saurions être tout à fait d'accord avec Mme Naggar sur ce point : le surréalisme n'a pas attendu d'être révélé à Maurice Fourré en 1944 pour exister, et cela, Carrouges, auteur en 1950 d' *André Breton et les Données fondamentales du surréalisme*, ne pouvait l'ignorer ... Pour les relations Carrouges/Fourré, on peut aussi se reporter aux numéros 25 et 34 de *Fleur de Lune*, entre autres.



L'avenue de la Motte-Picquet, un peu avant l'époque où Carrouges s'y est installé, au début des années cinquante, venant de la rue Sédillot (cette dernière adresse nous est donnée par Fourré lui-même, dans une lettre écrite à Julien Gracq). Il y est resté jusqu'à sa mort, en 1988.

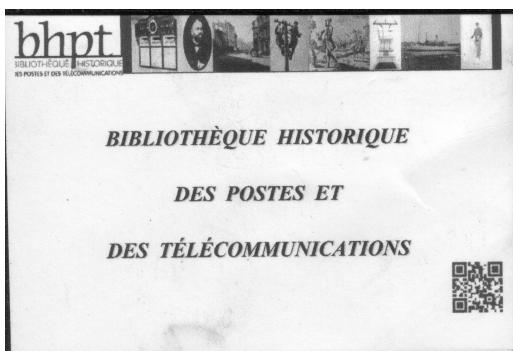
Nous avons bien essayé de retrouver l' « ancien pavillon de chasse sur deux niveaux, entre un kiosque à journaux et une boulangerie », mais sans succès. Probablement – si toutefois il existe encore – ce pavillon est-il situé en fond de cour, ce qui nous en interdit l'accès ... Les recherches continuent !

## LES DÉCONVENUES DU CHERCHEUR

Au départ, l'idée était toute simple et paraissait bonne : Maurice Fourré dans ses lettres à son ami Roinet reproduites ci-avant, évoque à plusieurs reprises, et avec beaucoup d'enthousiasme, un lieu de visite et de rencontre dans le quartier de l'Étoile : la galerie Denèche (cf note n° 7).

Nous aurions voulu en savoir davantage, mais la galerie en question ne semble pas avoir laissé de traces historiques, occultée par les Colette Allendy, Galerie de France, Louise Leiris, Ileana Sonnabend et autres ... *Étoile Scellée*, brève aventure galeriste (galérienne ?) d'André Breton dans la première moitié des années cinquante.

Du moins fallait-il savoir où elle se trouvait exactement, cette galerie. La solution la plus évidente était le Bottin, mais oui, le bon vieil annuaire téléphonique, cet objet désormais disparu de nos vies. Après plusieurs appels à diverses bibliothèques, nous avons pu établir qu'une seule possédait une collection quasi complète d'annuaires parisiens : c'était, bien sûr, la BHPT, Bibliothèque historique des postes et des télécommunications, dont nous apprenions du même coup l'existence, reléguée au fond d'une cour, dans une rue peu passante des hauteurs du vingtième arrondissement.



D'ailleurs, depuis bien longtemps, nous souhaitions, par le moyen des annuaires, connaître aussi les diverses adresses parisiennes de Maurice, entre les années 1890 et 1925, date de son retour définitif à Angers. Adresses probablement nombreuses, puisqu'il se flatte, dans une lettre à Louis Roinet, d'avoir « colporté [ses] rêves en vingt arrondissements ». L'occasion était donc parfaite de faire d'une pierre deux coups.

Hélas ! Après plusieurs heures de recherche, tout ce que nous avons réussi à établir, c'est que le sieur Denèche résidait au 19 de la rue Brey. Piètre résultat ... Quant à Fourré ... nous n'avons trouvé pour la période explorée qu'un Ferdinand Fourré, « fabricant de roues de carrosserie et d'automobiles », domicilié au 9, passage de Ménilmontant. Il est peu probable qu'il ait été apparenté à notre auteur<sup>16</sup>. Quant aux Petiteau, famille de sa sœur, dont il a toujours été très proche, ils résidaient dans l'Île-Saint-Louis lors de leurs séjours parisiens ; mais en fait de Petiteau, le seul à répondre à l'appel est un William Petiteau, représentant de commerce, rue Lepic ... Pour son patron Paul Cuny, nous l'avons déniché sans problème, sous l'appellation « Industriel et député », à une adresse prévisible : 92, avenue Henri-Martin, téléphone : Passy 36-99.

Comble de malheur, ces archives, qui ne sont consultables que sur microfilm, ne peuvent être photocopiées, le dispositif qui permet de le faire étant en panne, depuis de nombreuses années ... Vous ne verrez donc pas, reproduites dans ce numéro, les magnifiques pages titre de ces bottins, ni leurs mirifiques publicités.

En somme, il a fallu plusieurs appels, un rendez-vous (obligatoire) à l'autre bout de Paris, d'interminables heures de recherche et beaucoup de déconvenues pour parvenir à cette conclusion toute simple : Maurice Fourré n'avait pas le téléphone.

---

<sup>16</sup> ... même si son activité (carrossière et motrice) peut se rapprocher de celle des établissements Fourré, quincaillerie en gros.

## UN CAMÉLÉON RESSUSCITÉ

Miracle sans nom, à la station Javel  
On voit le métro qui sort de son tunnel ...

Ce serait le moment où jamais, en effet, de parodier Charles Trenet et de chanter avec lui : Miracle sans nom, Le Caméléon, à l'instar du phénix, va renaître de ses cendres ! Il va sortir d'un profond oubli, d'une quasi-totale absence des librairies, physiques autant que numériques. Il était en effet devenu quasiment impossible de s'en procurer un exemplaire, même sur Internet, même à prix d'or.

Grâce à un éditeur aussi original que passionné, Pierre Laurendeau (par ailleurs fourréen de la première heure), *Le Caméléon mystique* va ressortir en librairie, à la fin de cette année, dans la collection « L'Ange du Bizarre » des éditions Gingko, assorti d'un avant-propos qui viendra compléter et actualiser la belle préface jadis concoctée par le regretté Jean-Pierre Guillon, premier éditeur de l'ouvrage chez Calligrammes en 1981<sup>17</sup>.

La dérive ésotérique et hallucinée de Pol Hélie dans l'espace et le temps d'une Bretagne rêvée sera donc à nouveau à la portée de tous les lecteurs de Fourré, anciens et nouveaux, et pourra en faire rêver de nouvelles générations. Nous nous en réjouissons.



---

<sup>17</sup> Ph. Audoin en avait publié quelques bonnes pages dès 1978 dans son ouvrage sur Fourré (cf supra, note n° 5). Pour tout ce qui concerne la collection *L'Ange du Bizarre* chez Gingko, voici un lien qui vous dira tout : <http://www.facebook.com/ginkgoediteur>

## FLEUR DE LUNE

est une publication semestrielle de  
**l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)**  
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris  
tel : 01.42.64.83.54 – 06.73.15.18.83  
@mail : [tontoncoucou@wanadoo.fr](mailto:tontoncoucou@wanadoo.fr)  
site Internet : <https://amismauricefourre.com/>

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association

Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,  
au prix de 6 € (frais de port inclus).

*Les auteurs sont seuls responsables des  
articles qu'ils confient à la rédaction.*

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 25 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de  
nombreux membres pour  
donner à l'œuvre de Maurice Fourré  
toute la place qu'elle mérite.**

**Fleur de Lune n° 41 – premier semestre 2019**